



Marcel Trillat

l'invité



Il le dit d'emblée, il n'a rien à vendre, pas d'idéologie, juste certaines idées personnelles à défendre qui ont évolué aussi avec le temps, mais il se pose surtout en tant que citoyen et cinéaste. L'approche de Marcel Trillat, même des sujets les plus chauds et même lorsqu'il faut jouer des coudes pour aller planter sa caméra, semble paradoxalement toujours empreinte de douceur. Cela vient sans doute du respect qui l'habite. Il dénonce, critique les systèmes mais jamais ne se place au-dessus des gens. Grand homme de télévision, il incarne en même temps l'anti-télévision d'info, celle qui, depuis sa naissance, a à son actif une quantité de fourvoiements et de manipulations qui auraient fait la ruine d'un grand nombre d'autres aventures. La présence d'ailleurs de Marcel Trillat à la télévision, de l'ORTF à Antenne 2, est toute de bagarres, à l'extérieur lorsqu'on le chasse, à l'intérieur lorsqu'il y est.

À l'écoute de la démarche de Marcel Trillat, et puisqu'il le cite, nous avons voulu accompagner la parole du cinéaste par des textes d'un homme passionnant, irréductible et quasi oublié : Armand Robin. Poète, traducteur, anarchiste, libertaire, Armand Robin a longtemps été le critique décrypteur des radios en langues étrangères et on lui doit *Poésie sans passeport*, de formidables émissions de radio bilingues sur les poètes du monde entier. Une grande partie de ses écrits ont disparu, mais on se référera avec bonheur au site qui lui est consacré : <http://armandrobin.org>.

Marie Frering

Les films de Marcel Trillat édités en dvd :

300 jours de colère, **Les pros**, **Femmes précaires**, **Silence dans la vallée**, produits par Jean Bigot, VLR productions (Vive la Révolution) et distribués par La Compagnie des phares et balises (www.phares-balises.fr).

Étranges étrangers, à paraître en 2009, édité par Périphérie (www.peripherie.asso.fr). Le dvd est accompagné d'un entretien avec Marcel Trillat et Frédéric Variot, et fait partie d'un ensemble avec d'autres films sur le même sujet.

MARCEL TRILLAT

LA DOUCEUR ET LA PUGNACITÉ

Le temps d'apprendre à vivre

J'avais complètement perdu de vue ce film, je ne l'avais pas revu depuis plus de 30 ans et lorsque je l'ai revu récemment, ça m'a touché. Il y a des choses que j'ai bien aimé retrouver dans ce film, d'autres moins. Le film s'appelle *Le temps d'apprendre à vivre*... c'est un vers d'Aragon :

*Le temps d'apprendre à vivre, il est déjà trop tard
Que pleurent dans la nuit nos cœurs à l'unisson
Ce qu'il faut de malheur pour la moindre chanson
Ce qu'il faut de douleur pour payer un frisson
Ce qu'il faut de sanglots pour un air de guitare.*

Mais je me demande si ces films sont reçus aujourd'hui comme de très vieilles choses, des choses un petit peu venues d'un autre siècle, ou pas. J'ai revu il n'y a pas très longtemps *Les Matinales* de Jacques Krier, un film sur les femmes de ménage qui, à l'aube, nettoient les bureaux, les cafés ou les grands magasins. Je trouve que c'est d'un modernisme absolu. C'est daté, peut-être, parce que c'est en noir et blanc. C'est tourné en pellicule dans les années 70, à peu près la même époque que *Le temps d'apprendre à vivre*. C'est un film dont on se sent très proche, d'autant plus que les problèmes qu'il traite sont toujours là, avec des changements bien sûr, mais sur le fond, c'est comme pour mon film *Étranges étrangers*, les problèmes des immigrés ont changé un peu de forme, mais ils sont d'une certaine façon plus durs encore. La chasse aux sans-papiers dans les rues de Paris ou dans les grandes villes françaises, c'est une des pires choses que l'on ait vécues depuis la guerre. C'est épouvantable, insupportable. On a honte d'être Français quand on voit ça. Alors qu'est-ce que ça veut dire : C'est daté ? Soit les gens qui filment conçoivent leur métier comme un service rendu aux citoyens,

Ce cahier avec Marcel Trillat inaugure le partenariat entre la Scam et la Safire pour la publication des *Cahiers de l'invité*. Nous avons eu le plaisir et l'honneur d'accueillir Marcel Trillat, Grand Prix Scam 2007 pour l'ensemble de son œuvre, lors d'une séance de l'invité à l'Agence culturelle d'Alsace, d'où est issu ce cahier. Et pour que nous soyons encore plus plongés dans l'œuvre de Marcel Trillat, la programmation de Vidéo Les Beaux Jours a fait la part belle à d'autres de ses films, qui sont tous des œuvres d'une grande générosité humaine et un regard aiguisé et politique sur le monde qui va – ou qui ne va pas.



Le temps d'apprendre à vivre



Premier mai à Saint-Nazaire



pour les aider un peu à décrypter le monde dans lequel ils vivent, la société qui est la leur, soit ils font du cinéma pour se faire plaisir. Je crois que c'est plutôt ce cinéma-là qui vieillit, le cinéma nombriliste, encore qu'on puisse parler de soi d'une manière très universelle. Tout dépend, mais il y a une certaine générosité du regard qui préserve un peu du vieillissement.

En redécouvrant ces films-là, ce qui me frappe surtout, c'est la manière, la possibilité et le choix qu'on faisait de prendre son temps, pour observer. Visiblement, on a pris du temps pour faire connaissance. Il y a un long travail de préparation. On connaît vraiment les gens. On a leurs photos de famille. Il y a déjà une vraie relation avec eux et ça, j'ai peur que ça se perde. Même dans le récit, on prend son temps. Il y a énormément de silences. J'imagine un producteur d'aujourd'hui ou les représentants de chaînes en face d'un film comme ça, ils deviennent fous... *« Qu'est-ce que c'est que ces blancs? Qu'est-ce que c'est, à un moment il y a du noir entre les plans! »* Ils ont horreur de ça. Ils ont horreur du silence. Le film commence dans un silence total et c'est quelque chose que j'aime beaucoup. Je trouve que c'est une manière de rentrer sur la pointe des pieds dans la vie des gens et j'ai peur qu'on ne sache plus faire ça. Et aussi, ce qui me frappe, c'est l'extraordinaire qualité du travail de tout le monde sur ces films. Il y avait un patrimoine humain, technique, artistique fabuleux dans ces équipes des Buttes-Chaumont qui ont été démantelées sauvagement quelques années plus tard. C'était vraiment des gens formidables. Il y a là un travail impeccable. À la fois technique et aussi artistique. Il y a un regard artistique de tout le monde, du cadreur, du directeur de la photo, du preneur de son, du monteur, qui est formidable. Et puis j'aimais beaucoup ces duos qu'on formait avec les réalisateurs – avec Claude Ventura sur ce film-là. Je n'ai pas fait d'école. Je n'ai pas fait l'Idhec, mon Idhec, ça a été de travailler avec des gens comme Jacques Krier, Claude Ventura, Michel Pamart, Michel Fresnel, Jean-Noël Roy, Jean-Pierre Gallo, Gérard Chouchan, Hubert Knapp, plein d'autres de cette époque, qui étaient à la fois des artisans et des artistes. On formait des duos très complices, et je pense que ça nous donnait une grande force, ces deux regards croisés sur les situations.

Ce film a été fait après le démantèlement de l'ORTF en 1974 par Giscard d'Estaing et Chirac et la création de TF1, Antenne 2, FR3. Ça a été un bouleversement terrible parce que la plupart



des magazines avec lesquels nous étions habitués à collaborer avaient disparu, mais à Antenne 2 nous avons eu la chance d'avoir comme président Marcel Jullian qui était un personnage un peu hors norme. Et il a fait appel à des gens comme Michel del Castillo à qui il a confié la production de *La saga des Français*, dont *Le temps d'apprendre à vivre* fait partie. Michel del Castillo était un producteur un peu à l'ancienne, comme on en avait connu à l'ORTF, c'est-à-dire qu'il laissait une totale liberté aux gens avec lesquels il travaillait. C'est un merveilleux producteur, un homme exquis en plus. Et donc on travaillait dans cette émission un peu comme

Le temps d'apprendre à vivre



avant. C'est le contraire de certains autres de mes films comme *Premier mai à Saint-Nazaire*, un reportage tourné rapidement pour *Cinq colonnes à la Une* avec Hubert Knapp et qu'on a pas eu le temps de figoler au montage puisqu'il a été censuré. Ou *Étranges étrangers* tourné et monté très vite pour une coopérative, Scopcolor, créée par Roger Louis avec les grévistes licenciés de l'ORTF en 1968 (plus d'une centaine). *Le temps d'apprendre à vivre*, c'est la facture des Buttes-Chaumont. Moi j'étais journaliste dans cette équipe et le réalisateur était Claude Ventura qui a été le producteur de *Cinéma, cinémas*. C'est du travail avec des moyens, du temps... très maîtrisé.

Aller y voir de près

Évidemment, avant de tourner, nous sommes venus souvent et longtemps rendre visite à nos personnages. Et nous sommes presque devenus amis avec eux. On les a revus après. Elles sont merveilleuses, ces trois femmes! D'une certaine manière, elles ont bien vécu aussi, elles ont eu beaucoup de malheurs mais ce sont de vraies femmes, de vrais personnages, de vraies vies. Et puis elles ont une espèce d'humour qui permet de survivre. Elles ont un grand naturel pour parler d'elles. J'ai été beaucoup moins à l'aise dans le dialogue avec le vieil homme,



Le temps d'apprendre à vivre

c'était beaucoup plus difficile, il avait une vie tellement aride... Avec toutes ces femmes, il y a des choses auxquelles s'accrocher, elles ont eu des joies. Lui, il n'y a rien, c'est terrifiant. Je pense que j'étais un peu paralysé par ce personnage qui n'avait rien dans sa vie, absolument rien, sauf d'attendre la mort. La vie de cet homme est vraiment une catastrophe, c'est terrible. Et il n'y a pas que la sienne... Combien y en a-t-il encore aujourd'hui, dans les foyers, des vieux Algériens comme ça qui ont donné leur vie à l'industrie française, qui sont usés jusqu'à la corde, qui sont obligés de rester là pour toucher leur retraite, qui ont perdu tout contact avec leur famille, et qui terminent leur vie dans une solitude terrible? Encore, quand ils sont dans les foyers, ils ont quelques copains autour d'eux. Lui, il n'a même pas ça. Il a juste un copain qui vient le voir de temps en temps. Claude Ventura et moi, nous étions accablés.

Le film se passe à Courbevoie. La Défense est partagée entre plusieurs communes et Courbevoie était à l'époque une municipalité de gauche, sous direction communiste, je crois. Maintenant c'est passé à droite mais à l'époque c'était une municipalité de gauche avec beaucoup d'action sociale, et ces gens qui étaient plus ou

moins chassés de leurs vieilles maisons, de leurs vieux garnis qui ont été démolis, ils ont été relogés d'une manière relativement confortable à La Défense. Alors c'est formidable et terrifiant en même temps. C'est un univers absolument fantomatique, quasi inhumain, mais en même temps, ils n'avaient jamais été aussi bien logés de leur vie... On est dans cette ambivalence-là...

Le fil rouge et en même temps ce que j'aime bien dans ce film, c'est de retrouver dans ce paysage futuriste, ultramoderne, des bribes du XIX^e siècle, de la vie du peuple au début du XX^e siècle, et ces vies pleines, à la fois très banales mais pleines de malheurs, c'est assez effrayant. Ils ont traversé la guerre de 14, celle de 40, ils ont eu des vies tellement dures que la moindre maladie les emportait... C'est une accumulation de malheurs et à la fois une espèce de résignation qui est terrible parce qu'à des moments on a envie de leur dire: « Mais merde, révolte-toi. » On a envie de leur dire ça. Et en même temps, ils ont un courage fabuleux. Dans ces immeubles géants, de verre et de béton, il y a des petites lucarnes, on rentre dedans et il y a toute une vie qui apparaît. Enfin, c'est ça qu'on voulait faire.

La saga des Français était une émission régulière. J'en avais fait une autre avec Michel Pamart sur



Étranges étrangers

les rumeurs, à propos de magasins tenus par des marchands de vêtements féminins, juifs comme par hasard. On racontait que des filles avaient disparu dans les cabines d'essayage, des trucs complètement délirants. Il y a eu la rumeur d'Orléans d'abord, puis la rumeur d'Amiens. Il y en a eu une à Strasbourg aussi. Et c'était hallucinant. Les filles étaient censées avoir disparu dans des trappes sous les cabines d'essayage et avoir été transportées par des canaux souterrains, dans des sous-marins jusqu'en Arabie Saoudite pour être prostituées, des trucs comme ça... Et il y a des commerçants qui ont fait faillite à cause de ça. Plus personne ne venait chez eux. Donc on avait travaillé là-dessus pour *La saga des Français* et finalement, on n'avait pas trouvé mieux pour le faire que de faire une fiction, parce que les gens ne voulaient toujours pas en parler quelques années plus tard. Ils avaient tellement participé, tous, tout le monde avait participé à ces rumeurs. C'est terrible, y compris les organisations de gauche, les militants n'avaient pas résisté à la vague. Et donc tout le monde se sentait coupable et la seule façon de faire, pour nous, ça avait été de faire une fiction. Le film est passé en fin de compte aux *Dossiers de l'Écran*. Le projet de *La saga des Français* était de s'intéresser réellement à ce qui se passait dans la société française, d'aller y voir vraiment de près.

Dans mon travail, il y a deux sortes de films. Il y a ceux qui racontent des histoires en train de se passer où on fonce dans le tas, comme dans *Étranges étrangers* ou *Premier mai à Saint-Nazaire* par exemple. Ce sont des films où on n'a pas le temps de préparer, et où il faut saisir au vol la réalité. Il faut jouer, tricher parfois, se battre pour capter la vie. C'est une façon de montrer



les choses qui sont en train de se faire. Et ceux, comme *Le temps d'apprendre à vivre*, où on demande à des gens de raconter leur vie, c'est impossible à faire si on ne prend pas énormément de temps, si on ne fait pas connaissance, si on ne crée pas une vraie relation. Dans la vie, les gens ne se racontent pas comme ça, s'ils ne vous connaissent pas et s'ils ne vous font pas confiance. C'est le seul secret. Et, à l'époque, c'était vraiment possible de prendre tout son temps pour préparer, et pour tourner, et pour monter, c'est aussi le temps qu'il faut prendre pour que les personnages vivent. La présence, ma présence aussi est différente, dans *Le temps d'apprendre à vivre* je suis dans l'image, c'est très mis en scène. Et c'est le regard de Ventura qui utilise le comparse journaliste un peu comme un truchement, comme un médiateur. Je me trouve un peu trop présent dans ce film. Quand j'ai réalisé seul, je me gardais bien de me mettre en scène de cette façon-là. Cette forte présence dans le film, j'avoue que je ne sais pas si ça facilite l'accès aux personnages pour les spectateurs...

Au poulx de la société

Évidemment, on décrit la société de son temps, on la décrypte et puis la société change. C'est vrai que quand on regarde *Premier mai à Saint-Nazaire*, on a l'impression que cette classe ouvrière-là, elle est aussi loin de nous que 36 par exemple. C'est vrai qu'elle a terriblement changé, pas obligatoirement en bien, d'ailleurs. J'avoue que quand j'ai retrouvé ce film, presque 30 ans après, j'ai été vraiment très touché par le discours des ouvriers. Il a très souvent été dit que les syndicalistes, quand ils se battent, ils se battent pour les salaires. En 68, on disait beaucoup ça.



Le temps d'apprendre à vivre

Comme si c'était presque une honte, comme si ça manquait d'élégance en somme... Bien sûr qu'ils se battent pour de meilleurs salaires, pour mieux vivre, évidemment. Mais ce qui est sous-jacent à leur discours, c'est plus, c'est beaucoup plus encore le combat pour la dignité et ça, j'avoue que ça m'a beaucoup touché, en particulier les trois syndicalistes qui parlent de l'aventure qu'ils viennent de vivre, de la manière dont cette grève a été pour eux l'aventure de leur vie, et c'est vrai, ça a été ça. J'éprouve beaucoup d'empathie pour ces personnages, beaucoup de respect pour eux et je les trouve finalement très modernes et même beaucoup plus modernes que des gens d'aujourd'hui qui sont plus intéressés par des combats individualistes, la lutte pour la vie, chacun pour soi, Dieu pour tous, etc. Moi c'est ça que je trouve complètement archaïque. Il y a une espèce de retour en arrière. On ne va pas obligatoirement vers le progrès! Je n'en ai pas l'impression. C'est vrai un peu pour l'ensemble de la société, c'est vrai aussi dans la classe ouvrière, on trouve ça aussi, ce retour du racisme par exemple. Il y a plein de choses comme ça qui sont un peu désolantes...

Et à la télé, c'est très douloureux de voir, assez souvent d'ailleurs, ces reportages ou magazines, ces histoires racontées sans aucune pause, sans aucune réflexion, sans aucun recul ou avec des plans très courts qui vous bombardent carrément. Ça rappelle un peu ce que disait Godard: «*Le travelling, c'est une question de morale.*» C'est un peu pareil. C'est un peu immoral, ces plans qui vous bombardent et qui, au lieu de vous aider à réfléchir, à comprendre, au contraire vous empêchent de le faire. Avec en plus la voix off qui pense à votre place. Il n'y a plus rien

qui donne matière à penser. C'est terrible pour aujourd'hui. Il y a une anecdote qui me revient et qui me semble significative: il se trouve que pour les quatre derniers films que j'ai faits, mon cameraman, c'est mon fils, Julien. Il a appris son métier de son côté, tout seul, sur le tas si on peut dire. Comme on s'entend plutôt bien dans la vie, on s'est dit: «*Tiens, si on essayait de travailler ensemble.*» Et puis on s'est très bien entendu dans le travail. Ensuite, comme tous les jeunes qui cherchent du boulot, il est allé montrer des extraits de ses films à des producteurs. Et une productrice lui a dit: «*Écoute, tes images, elles sont très belles mais elles ne sont pas modernes.*» Alors quoi? Je suis persuadé que ce qu'ils appellent moderne effectivement, c'est ce qui sera démodé dans trois ans et demi, même pas dans 50 ans, dans trois ou quatre ans ce sera déjà démodé. C'est le cercle vicieux, compliqué, où il faut faire de l'audimat, il faut que ça plaise, au premier degré. Ce n'est pas fait pour aider les gens à prendre du recul sur la société dans laquelle ils vivent, pour réfléchir. L'objectif c'est de les capter et de les tenir en haleine jusqu'au spot publicitaire.

Il y a un poète qui avait dit ça très bien en 53, à propos de la télévision: «*Une chape d'hypnose pourrait être télédescendue sur des peuples entiers de cerveaux et cela, subrepticement, sans que les victimes ne cessent de se trouver devant d'agréables spectacles.*» C'est Armand Robin qui a écrit ça. C'était un personnage incroyable qui travaillait à la radio à l'époque, qui travaillait la nuit. Il écoutait ce qui venait des pays lointains et il disait ça à propos de la télé, en 53, c'est-à-dire au tout début de la télé. Et d'une certaine manière, on en est un peu là. Et tout ça, ça va dans le sens d'un appauvrissement de la qualité, effectivement.

La télé

Il y avait différentes méthodes de travail pour les reportages. À *Cinq colonnes à la Une* on fonctionnait à deux, un journaliste, un réalisateur. Et souvent, c'étaient les patrons de *Cinq colonnes à la Une* qui formaient les équipes. Et sur les sujets un peu chauds, ils se débrouillaient pour mettre un journaliste de droite, un réalisateur de gauche ou l'inverse... Ils étaient assez malins pour monter les équipes comme ça et ça se passait bien d'ailleurs. En fait, il y avait une très grande camaraderie dans ces équipes, et avec les techniciens aussi. À l'époque, les cameramen n'étaient pas journalistes comme maintenant où ils ont obtenu la carte de presse, ce qui a conduit

Chronique de télévision

Dans l'œil de caniche qu'est l'écran de télévision, que devient la perfection dans la représentation de la sottise ? La télévision étant par essence un nouveau langage, il est logique, si la télévision existe, que par elle existe une figuration inédite, comme par des idéogrammes frais, du visage moral et physique du sot. Et, dans le cas de sots exemplairement sots, il convient que cela prenne de l'allure, voire de la grandeur.

C'est, très exactement, ce qui arrive tous les jours, à 13 heures, grâce à l'émission dite Télé-Paris, laquelle passe à la fois à la radio et à la télévision et où s'épanouissent béatement Roger Féral et Jacques Chabannes. La radio, organe aveugle, donne de ces deux nantis en non-esprit une idée négativement désavantageuse ; la télévision donne d'eux une idée positivement désavantageuse ; la différence est de taille, et toute en faveur de la télévision. Qui n'aura fait qu'écouter l'émission Télé-Paris, tout le reste de sa journée ira désespérant de l'esprit et jusque de son propre esprit ; au rebours qui les aura entendus de ses propres oreilles et vus de ses propres yeux connaîtra l'allégresse de celui qui apprend à chaque aube quelques nouveaux caractères chinois : l'insupportable « m'as-tu-entendu » du monstre, transfiguré par des ressources neuves, devient sur le petit écran un « m'as-tu-vu », qu'on ne peut assez louer.

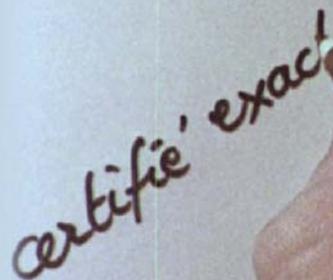
Entendus, ils déplaisent souverainement, et c'est tout ; entendus et vus, ils sont pour ainsi dire révélés, riches d'agrément que sans aucun doute ils ne soupçonnent point, mais qui d'autant mieux appartiennent au règne du naturel. Les entend-on passer au-dessous de toute pensée, à l'instant même dans l'œil du caniche passent leurs gestes parfaits en sous-pensée ; ils sont faits, de cette façon, d'inappréciables mimes de leur sottise ; ils deviennent les comédiens sans défaut de leur bêtise. Leur non-esprit est belle image.

Et même si on a de la délicatesse dans le goût, il y a je ne sais quoi de très satisfaisant dans ces regards, poses et mimiques par lesquels toute pensée est exorcisée. Par surcroît, il y a quelque chose de particulièrement délicieux et persuasif dans le fait d'avoir besoin de tenir un papier devant la caméra (et cela d'une façon très plate) pour annoncer, au fur et à mesure qu'il passe sur le petit écran, tel ou tel camarade en médiocrité, qui généralement n'a aucune qualité, qui plus généralement encore est officiel : sans ce petit papier en effet comment se souvenir de ce qui jamais n'eut aucune existence ? Ils sont admirables, et je proclame très haut leurs mérites.

En faisant passer quotidiennement par son bon œil de caniche le « rogerféraljacqueschabannes », la télévision se prouve apte à tracer des hiéroglyphes inédits, dans le cas présent des hiéroglyphes inédits de la sottise satisfaite ; il conviendrait de conserver pour la postérité ces émissions à titre de premiers exemples de la réussite du nouveau langage.

Armand Robin

Œil contre œil, 1952



certifié exact

finalement à la disparition des réalisateurs sur tout ce qui est l'info. Tout ce qui est magazines d'infos, les gens qui les font sont aujourd'hui soit des journalistes qui travaillent seuls, soit des réalisateurs qui font les journalistes. Enfin, il y a une confusion entre les deux métiers. À l'époque, c'était presque obligatoire ces duos, et à *Cinq colonnes à la Une*, c'était souvent les "papas", comme on disait, qui formaient les équipes, de manière plus ou moins rusée. Mais dans ces émissions, ces émissions magazines des programmes, on se choisissait aussi évidemment, c'est-à-dire qu'on présentait des projets ensemble. Je pense qu'avec Claude Ventura, on avait déniché ce lieu incroyable, cette petite niche de personnes âgées, dans cet univers ultramoderne et on l'avait présenté à Del Castillo ensemble. Nous étions des copains dans la vie la plupart du temps. On se voyait ailleurs, on partageait un certain nombre de valeurs. Bien sûr, c'était souvent entre gens de gauche mais pas toujours. Il m'est arrivé de travailler avec des réalisateurs gaullistes, par exemple, pour *Premier mai à Saint-Nazaire*, je l'ai fait avec Hubert Knapp comme réalisateur. Et Hubert Knapp était gaulliste, gaulliste de gauche mais bon, ancien résistant, qui avait été parachuté en France pendant la guerre et qui a eu une jeunesse un peu de bourlingueur pendant la guerre et qui avait gardé une grande admiration pour le Général. Mais il n'empêche que nous nous entendions très bien dans le travail. Nous partagions plein de valeurs et nous avions quand même un langage commun dans la façon de travailler et j'ai retrouvé ça aussi quand j'ai travaillé au journal télévisé à une certaine époque où entre gens de droite et gens de gauche, il y avait une très grande complicité. Nous étions d'accord sur les principes, c'est-à-dire que nous appartenions au service public et nous étions vraiment au service des citoyens et sur cette base-là, il y a des combats communs, auxquels les patrons d'ailleurs ne comprenaient rien. Ils disaient : « *Mais qu'est-ce que c'est que ce bordel ! Lui, il est coco. Et lui, il est de droite... Ils nous font une vie pas possible ensemble, ils bataillent sur des trucs de liberté d'expression, d'indépendance ou je ne sais quoi !* » Enfin, ils ne comprenaient rien. Jean-Marie Cavada, par exemple, quand il est arrivé comme grand patron d'Antenne 2, il n'a rien compris à ce qui se passait dans les conférences de rédaction. « *Mais qu'est-ce que c'est que ce kolkhoze ?* » disait-il. Les patrons avaient en face d'eux des gens de droite et de gauche qui avaient trouvé un terrain commun, qui se respectaient et ça, ça s'est perdu. Après,



Silence dans la vallée

il y a des gens qui sont arrivés de TF1 ou de la Cinq et qui ont été vraiment des militants de droite, qui ne faisaient pas de quartier, et avec lesquels il était très difficile de travailler. Nous, nous avons quand même une volonté de tendre une sorte de miroir au peuple français, qui allait au-delà des clivages politiques.

D'ailleurs, ce que nous avons subi en 74, nous avons senti que ce n'était qu'un premier choc. Oui, vraiment... démanteler l'ORTF en la présentant comme une espèce de dinosaure ingouvernable ! La coupure en morceaux était la meilleure façon de préparer la privatisation de l'un ou de plusieurs des morceaux, évidemment. On avait bien compris ça. Et c'est ce qui est arrivé en 86, quand la droite est revenue – c'était la première cohabitation –, il y a eu l'annonce qu'une grande chaîne allait être privatisée. Tout le monde pensait que ce serait Antenne 2. Et je me souviens que certains de nos copains étaient très contents que ce soit Antenne 2. Ils disaient « *Oui, enfin, on va se moderniser...* » Ils avaient préparé des bouteilles de champagne et lorsque nous avons appris dans la journée, je crois au dernier moment, que ce ne serait pas Antenne 2 mais TF1, c'est-à-dire le plus gros morceau, je me souviens que nous leur avons dit : « *Vous nous filez vos bouteilles de champagne. Nous on va les boire parce qu'on est vraiment ravis que ce ne soit pas nous !* » Ça a été un coup terrible, la privatisation de TF1. Au moment où les chaînes privées arrivaient sur le marché, où on rentrait un peu dans un climat de guerre entre le privé et le public, on a dit au privé : « *Bon, les gars, attendez, avant qu'on ne commence la bataille, on vous donne notre plus beau régiment.* » C'est incroyable. Cette chaîne a été carrément bradée.



Il ne faut pas oublier non plus que l'arrivée du privé a commencé sous la gauche avec Canal +, dirigé par un ami du Président, André Rousset. Et il ne faut pas oublier que Canal + a failli être en faillite au bout de quelques mois, ça a très mal marché au début, et Canal + a été renfloué par Bérégovoy, qui était ministre des finances. Ils ont carrément renfloué. Et après il y a eu cette horreur – quand même – la Cinq, avec une alliance entre Berlusconi, Tapie, Hersant, une chose incroyable. Je me souviens que nous avions invité Georges Fillioud, il était alors ministre de la communication, au journal de 13 heures, et on lui a passé un extrait de ses déclarations un an avant, où il disait : « *Moi ministre, jamais Berlusconi ne mettra les pieds en France!* »

Et peut-être qu'en 2008, on arrive bientôt à la fin de l'histoire...

Filmer le monde ouvrier

Quand nous avons commencé à concevoir *Les prolos* avec mon producteur, mon grand ami Jean Bigot, nous nous sommes dit qu'il fallait qu'on oublie tout, qu'on revienne avec une caméra dans le monde ouvrier en oubliant en gros ce qu'on sait, tous les lieux communs qu'on peut avoir malgré soi emmagasinés, toutes les images un peu mythiques qu'on peut avoir du monde ouvrier, qu'il fallait oublier tout ça et essayer de le voir tel qu'il est aujourd'hui, ce qui ne veut pas dire de manière "objective". Pour ma part, je viens d'une famille de petits paysans et d'ouvriers, ce sont donc les miens. Donc je ne les regarde pas comme un entomologiste ou comme des ennemis évidemment, mais tout en les regardant avec une très grande sympathie, j'essaye en même temps de les regarder avec beaucoup de lucidité.

Mais de toute façon, il n'y a pas de cinéma sans point de vue personnel, sans regard personnel.

Il y a différentes façons de s'y prendre mais l'essentiel est la relation que l'on entretient avec les gens qu'on filme, ce que nous avons fait avec Claude Ventura en est une, beaucoup plus dans la mise en scène, mais l'essentiel est d'avoir créé, avec chacune des personnes rencontrées et avec qui on passe un moment, une vraie relation d'égalité, une relation dans laquelle les gens ne se lâchent pas mais se confient, ils ne confient pas tout mais ils se confient, tout en gardant leur secret d'une certaine manière. Nous ne sommes pas là pour les triturer, les obliger à de fausses confessions parfois obscènes comme on en voit à la télé. Ça m'exaspère quand je vois ça, parce que là il y a une relation complètement inégalitaire, les gens sont manipulés et ils finissent par raconter ce qui est attendu d'eux, et quand ils se mettent à parler de leur vie intime, on se dit mais comment il va faire avec ses copains, ses voisins... Donc l'essentiel c'est faire le contraire de ça, d'établir une relation égalitaire avec les gens qu'on filme, de façon à ce qu'ils restent eux-mêmes et qu'ils aient la maîtrise de leur parole, de leur image... D'ailleurs moi je les invite au montage, les gens que je filme, tous... les patrons, les ouvriers, ils ont tous le droit de venir au montage, je fais ça depuis très longtemps, ils savent qu'ils ont le droit de venir voir au montage ce que je fais de leur image et de leur parole. Cependant je les préviens, je leur dis qu'ils n'ont pas le droit de me censurer, si je respecte la logique de leur propos je n'accepterai pas de censure, mais s'ils ont l'impression que j'ai trafiqué, et ça peut arriver au montage que pour des raisons techniques et sans le



Silence dans la vallée

vouloir on puisse arriver à déformer le fond des propos des gens, ou aussi ne pas respecter leur image, ça, je suis prêt à l'entendre. Il y en a beaucoup qui viennent, pour *Silence dans la vallée*, les patrons, par exemple, sont venus, le président du Medef Ardennes est venu, Francois Dury l'ancien patron est venu plusieurs fois même; le dernier repreneur, lui, n'a pas eu le temps de venir... Il était trop occupé à démonter les machines pour les expédier en Chine... mais il avait la possibilité de le faire. Ce que je trouve essentiel, c'est de créer cette relation de confiance profonde et égalitaire avec les gens et de les respecter pour ce qu'ils sont.

Je n'ai pas cherché à piéger les patrons, c'est vraiment leur vérité et c'est ça qui m'intéresse, je n'ai pas envie de leur faire dire des choses qu'ils ne veulent pas dire, je leur demande simplement d'être eux-mêmes. Je ne leur demande pas de tout me dire mais de ne pas me raconter de salades, de ne pas me faire de langue de bois, et quand j'arrive à ça, ils sont eux-mêmes, je ne suis pas là pour les juger ni pour les condamner, mais pour comprendre ce qui se passe, les patrons ne sont pas obligatoirement des monstres, ils sont à une certaine place dans cette logique économique et ils se dépatouillent parfois comme ils peuvent... Le président du Medef Ardennes, quand il est venu au montage, il a été sidéré par le temps qu'on lui laissait... Il a dit que c'était la première fois qu'on lui accordait autant de temps pour parler à la télé... Mais bien sûr quand ils ont projeté le film au Medef il était un peu ennuyé vis-à-vis de ses collègues. Car au Medef, évidemment ils trouvaient le film très touchant mais ils avaient un objectif, c'était de démontrer que cette histoire était une exception,

qu'il s'agissait d'un accident, que ça arrive parfois d'avoir affaire à des patrons voyous, condamnables, que ce n'était pas bien mais que les financiers sont la plupart du temps des gens très bien dont on a besoin pour investir, qu'on ne pourrait pas se passer d'eux, qu'ils sont la plupart du temps très honnêtes, etc. Et à un moment il y en a un qui a dit, un petit patron qui était là: «*Écoutez arrêtez vos conneries, moi j'en connais plein des cas comme ça et vous aussi vous en connaissez tous, c'est pas du tout des exceptions, pas des accidents, c'est inquiétant, il va falloir se défendre!*»... Ça a jeté un froid...

L'histoire d'une rupture

Ce film raconte plusieurs histoires, c'est pour ça qu'il est un peu compliqué, il raconte la liquidation d'une entreprise, le déclin extraordinaire en 25 ans d'une ville industrielle avec 40 entreprises qui fonctionnaient encore à plein dans les années 80 et pratiquement plus qu'une seule petite aujourd'hui, mais il raconte aussi l'histoire d'une rupture, c'est la rupture du mode économique, c'est-à-dire un tournant énorme dans le capitalisme français qui passe du capitalisme industriel au capitalisme financier et là on voit bien que les logiques ne sont plus du tout les mêmes. Vous avez le patron du Medef Ardennes qui explique très bien les choses, des industriels ont besoin de matières premières, lui, il a besoin de zinc, les autres c'est de l'acier, ils doivent l'acheter. Il y a un ouvrier qui rappelle qu'il a été décidé qu'il n'y aurait plus de fabrication d'acier en Lorraine parce que ce n'était pas rentable, moyennant quoi, 25 ans après on n'a plus d'acier et il faut l'acheter sur le marché spéculatif. Mais il y a des gens qui viennent spéculer sur ces marchés et qui tout à coup font monter les prix, vous avez le prix de l'acier qui double, le prix du zinc qui est multiplié par 4 ou 5 pour faire des profits immédiats, des profits complètement artificiels, enfin c'est l'histoire qu'on est en train de vivre. Le capitalisme est dominé aujourd'hui par des gens dont le seul objectif est de faire du profit immédiat et énorme, et quitte à foutre en l'air la machine, quitte à ravager des régions entières et à mettre sur le pavé des milliers de salariés, et là il y a un tournant très inquiétant. C'est ce tournant-là vu par le petit bout de la lorgnette d'une petite ville des Ardennes que je montre, qu'est ce que ça donne sur le terrain ces histoires qui ont l'air un peu abstraites, j'essaye de voir ce que concrètement ça donne dans la vie des gens qui le subissent... et on se demande à qui ça rapporte, parce que même les patrons à l'ancienne sont liquidés comme les salariés...



Silence dans la vallée

Toutes choses existent, mais il y a celles qu'on oublie ; et parmi ces dernières il en est qui n'espèrent plus entendre proclamer leur existence ; la pensée la plus révolutionnaire les ignore, car elles ne manifestent pas et d'ailleurs elles représentent trop de souffrance pour se démettre de leur secret et s'avilir par un aveu. Ceux qui en ont eu connaissance non pas par leur esprit, ce qui ne compte guère, mais par leur chair et leur sang, ne se pardonneront jamais d'en être échappés et pour toujours ils se tairont beaucoup plus que ceux qui jamais n'y échappent ; silence aussi grave que l'oubli, car il justifie ceux qui ne veulent pas savoir. On devient ainsi complice de tous les oublis qui existent sur terre ; du reste on est bientôt choyé, on se laisse accoutumer à l'aspect de la viande, puis à la joie d'avoir une chambre à soi ; l'homme est vite autre et c'est même dans cette altérité qu'il se plaît parce qu'il lui semble que tout son mérite vient de s'être conquis cette altération et parce que, seule, la distance où l'on est de soi peut être calculée ; sans doute reste-t-on pauvre ; on ne transforme d'ailleurs pas le problème de l'argent, alors que presque toute vie se passe à transposer les autres, à créer pour la conscience aux moindres frais pour elle l'illusion d'être présente ; mais cette pauvreté est déjà si tolérable, elle est déjà presque une insulte aux servitudes voisines si complaisamment recouvertes par les explications de l'esprit. Il convient qu'il y ait des hommes pour qui vivre sans misère constitue déjà une sorte de félonie, et pourtant ceux-là aussi trahissent, se taisent un peu plus ; il faut espérer qu'ils ne se pardonneront jamais. Et la plus sûre façon de trahir, la plus avantageuse aussi, est de rester "fidèles par idées" ; mieux vaudrait encore rester fidèles par le rêve, puisque les hommes sont davantage couleur de leurs songes que de leurs pensées : les uns sont habillés de prés et de bois, les autres de la lumière citadine des enseignes, d'autres du soleil prudent qui tombe sur les bâtisses ; mais la plus vraie livrée de l'homme est celle des rapports qui l'unissent à la souffrance. Jamais une douleur n'a menti.

Armand Robin

extrait de "Une journée", *Esprit* n° 60, septembre 1937

On a l'impression de vivre le laminage du monde du travail... français, européen et que les politiques sont inexistantes, le problème c'est que ce sont des questions qui se posent au niveau international, et les politiques locaux colmatent les brèches, ils ne trouvent pas d'autres solutions que de filer du fric aux patrons sans être très regardants, s'il y en a un qui se présente et qui fait des belles promesses, hop ils lui filent du pognon et puis voilà, ils ne savent plus trop quoi faire... ils sont impuissants. Mais ce qui est terrible, c'est qu'ils ne se posent pas la question de cette impuissance, il y a une espèce de résignation du monde politique de droite et de gauche qui est très étonnante et très inquiétante, tout se passe comme si on avait affaire à une espèce de fatalité, on ne peut pas faire autrement, mais pourquoi on ne pourrait pas faire autrement ? Pourquoi on accepte, par exemple, de laisser entrer en France des produits qui sont fabriqués par des ouvriers qui sont payés dix fois moins que les ouvriers français ? Qu'est-ce qui empêche aux frontières de l'Europe de dire : « *Attendez, le jour où vous payerez vos ouvriers correctement vous pourrez vendre vos produits en Europe...* » ?

Et ce qu'on voit bien dans le film aussi, l'avocat l'explique bien, c'est que les salariés ne peuvent pas porter plainte lorsque les patrons piquent dans la caisse, il n'y a que les actionnaires ou le procureur qui peuvent intervenir, porter plainte, ce sont des archaïsmes incroyables, et en face de ces nouveaux patrons voyous on a l'impression que le système judiciaire est absolument impuissant ! Ils font ce qu'ils veulent, ils pillent une usine et ils se barrent, ils ne dépolluent même pas. Autre usine au bord de la Meuse, Thomé Crombacq, ils l'ont laissée en ruines comme ça, en plein milieu de la ville et c'est complètement pollué, ils s'en foutent, ils se barrent et personne n'exige qu'ils laissent le terrain nettoyé, ce serait la moindre des choses, ils ont gagné assez de fric là-dessus pendant très longtemps. Les Crombacq aujourd'hui, c'est une des grandes fortunes françaises, des amis du Président... Ils ont été plus malins, ils ont levé le pied il y a longtemps... Alors comment se fait-il que les ouvriers n'aient pas réagi à temps ? Ils ne savaient pas trop, le comptable qui nous parle – j'ai mis du temps à le convaincre de parler –, à l'époque il ne parlait pas, c'était bouche cousue car il pensait qu'il avait le devoir de réserve, donc il y a beaucoup de choses que les salariés ne connaissaient pas vraiment... enfin certains responsables syndicaux le savaient mais soit ils étaient plus ou moins achetés soit ils pensaient que ça allait s'arranger et que finalement les capitaux

allaient être injectés, ils espéraient tellement, on les voit bien, tous, quand ils sablent le champagne, dans ces cas-là, on ferme les yeux sur les choses inquiétantes, jusqu'à la catastrophe...

Une région ruinée

Et ce qui s'est passé à Nouzonville c'est aussi une autre perte irréparable. On dit un jour aux gens qu'ils ne valent plus rien. Et pourtant cette usine a été très performante, ils avaient un mode de fabrication unique au monde qu'ils avaient inventé, les ingénieurs et les ouvriers avaient inventé un procédé et ils fabriquaient leurs propres machines, c'est vrai qu'un jour on ne fabriquera plus d'alternateurs mais ils auraient pu faire d'autres inventions. Là c'est un gâchis terrible, c'est des centaines de savoir-faire évaporés, engloutis, réduits à néant, c'est un peu ce qui s'est passé dans la sidérurgie quand on a dit aux gens du jour au lendemain qu'ils ne servent plus à rien, salut, fermé ! Et on a fait des retraités à 45 ans qui devenaient dingues parce que tout d'un coup leurs enfants ne les respectaient plus, leurs femmes non plus ni personne, ils ne valaient plus rien. Et ça, ça se paye dans une société, après on s'étonne que tout à coup les gens se mettent à voter Le Pen par exemple, ce qui leur prend, eh bien c'est qu'ils deviennent fous ! Ça traduit la désespérance totale, ils étaient dans une usine qui se casse la gueule et ils sont dans un environnement désespérant. À la fin de *Silence dans la vallée*, il y a une scène au Resto du cœur et une autre avec des jeunes qui font de la boxe. La scène du Resto du cœur, c'est parce que c'est un lieu pour se retrouver car tout autour c'est le désastre, il y a aussi là des gens de chez Citroën, où ils ont dégraissé aussi, les Ardennes, c'est une région où il y a plus de 15 à 20 % de chômage, il n'y a pas de solution, c'est une région condamnée, sacrifiée depuis longtemps... Quant aux boxeurs, j'ai eu envie de filmer cette séquence et de la monter là où elle est pour plusieurs raisons : la première c'est que je les trouve formidables ces jeunes, ils s'en tirent comme ils peuvent, il y en a un d'ailleurs qui était aux JO... Je ne sais pas s'il a eu une médaille... C'est le moyen classique pour les jeunes pros de s'en sortir, pour quelques-uns d'entre eux en tout cas. Et c'est peut-être aussi, inconsciemment, l'envie à la fin de donner des coups de poings, ça soulage...

Propos recueillis lors de la séance de l'invité.

Transcription de l'enregistrement :

Pierre Toussaint

FILMOGRAPHIE

Crepac Scopcolor étaient des sociétés de production de documentaires et d'information à qui l'on doit notamment *Certifié exact*, sorte de contre-pouvoir des informations officielles des années 70. Moyennant un abonnement annuel, ces documentaires ou magazines étaient distribués via des associations, syndicats, comités d'entreprise...

Une petite fille de sept ans

coréalisé avec Paul Renty,
1966, reportage, noir et blanc, 15', ORTF

Ce jour-là

coréalisé avec Paul Seban et Jacques Krier,
1967, reportage, noir et blanc, 27', Dynadia

Premier mai à Saint-Nazaire

coréalisé avec Hubert Knapp,
1967, reportage, noir et blanc, 30', ORTF

Étranges étrangers

coréalisé avec Frédéric Variot,
1970, documentaire, couleur, 60', Crepac, Scopcolor

Le temps d'apprendre à vivre

coréalisé avec Claude Ventura,
1974, documentaire, couleur, 53', Antenne 2

Guerre du peuple en Angola

coréalisé avec Bruno Muel et Antoine Bonfanti,
1975-1977, documentaire, 16 mm, 45'

A Luta continua

coréalisé avec Bruno Muel et Antoine Bonfanti,
1975-1977, documentaire, 16 mm, 15'

Les enfants de la dalle

1988, documentaire, 52', Envoyé spécial, Antenne 2

Travailleurs fantômes

1994-1995, documentaire, 52', Envoyé spécial, Antenne 2

300 jours de colère

2002, documentaire, couleur, 92', VLR productions

Les prolos

coréalisé avec Paul Failevic,
2002, documentaire, 92', VLR productions

Femmes précaires

2005, documentaire, 81', VLR productions

Silence dans la vallée

2007, documentaire, 85', VLR productions

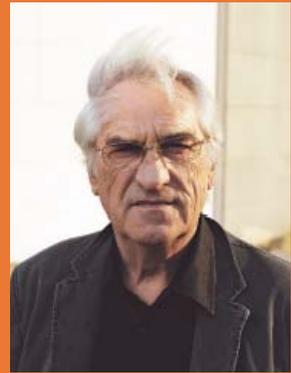


Photo Simon Laurent, 2008

Marcel Trillat est né en 1940 à Seyssinet-Pariset (Isère).

Il est journaliste et réalisateur de films documentaires.

De ses débuts comme journaliste stagiaire à l'ORTF en 1966, de *Cinq colonnes à la Une* à *Envoyé spécial* sur France 2, Marcel Trillat a connu toutes les époques du service public de l'audiovisuel français.

Mais aussi les groupes de réalisation militants des années 1970 : la Crepac, Unicité, Radio Lorraine Cœur d'acier...

Marcel Trillat a arpenté la société française et les conflits internationaux sans cesser d'être fidèle à ses intérêts et à sa morale : d'abord journaliste, militant ensuite ; communiste et démocrate, dans des temps où ça n'allait pas de soi. Cette indépendance de vues lui a valu d'être licencié en 1968, mis à l'index par la CGT en 1980, écarté en 1986 par la droite et placardisé par la gauche en 1991...

Et pourtant, il tourne : ses quatre derniers films ont été coproduits et diffusés par France 2. En 2007, il a reçu le Grand Prix Scam pour l'ensemble de son œuvre.

Le cahier de l'invité est publié par la Safire
en collaboration avec Vidéo Les Beaux Jours et Filmer en Alsace
et soutenu par la Scam. Il est mis en pages par L'intranquille
et imprimé à 2700 exemplaires par Gyss imprimeur à Obernai.
Il accompagne *La Lettre* d'automne-hiver 2008 de Filmer dans le Grand-Est.

Safire c/o Maison de l'image, 31 rue Kageneck 67000 Strasbourg
Chargée de rédaction : Marie Frering, la-lettre@laposte.net

Scam*

*Société civile
des auteurs multimedia

Avec l'aide de la Copie Privée